

Tout débute par une fin de matinée un peu fraîche du mois de mars, une jeune femme arpente la promenade des anglais le long de la plage du Havre. Le ciel est clair, chacun vous dira qu'il ne va pas tarder à pleuvoir et une brise légère et frisquette anime les cheveux de cette jolie et drôle demoiselle. Elle remplit ses poumons d'air iodé, en trainant les pieds sur un macadam rouge terne.

Et moi qu'est-ce que je fais là ? Bonne question. Non, je n'accompagne pas cette personne, pourtant cela ne me déplairait pas. D'ailleurs, je ne suis même pas là, en fait... ou plutôt oui, mais je me fais petit, tout petit, telle une petite souris. Je suis celui qui vous rapporte cette histoire. Le seul à connaître la fin. Je suis, je suis... je suis le seul témoin, à la fois photographe et un peu voyeur. Et bien que je sache que cette charmante personne va finir des jours heureux au coin d'un feu ; à tricoter de longues écharpes que personne ne mettra, accompagné d'un chat jouant à la pelote à ses pieds. Oups, je crois que je viens de vous raconter la fin de son histoire. Je suis impardonnable. Voulez-vous tout de même suivre cette histoire avec moi, cher lecteur ou lectrice. Si oui, on se donne rendez-vous non pas dans dix ans mais dans le paragraphe suivant. Si non, vous pouvez refermer ce livre, sans avoir le plaisir de lire le mot « Fin » imprimé sur la dernière page. Mais cela n'engage que vous. Dans tous les cas, je me ferais le plus petit possible pour que vous ne me remarquiez pas. Oh regardez, elle s'installe à une table sur une terrasse de café à l'espace Coty...

Lasse de ne pas réussir à dormir depuis plusieurs nuits, lasse de trainer ses guêtres au bon vouloir de ses détours dans une ville de néo-béton à la manière de Perrey dans sa période reconstruction. La population vieillissante trouve cela de toute beauté, alors que la nouvelle génération trouve cela de toute mocheté. Allez comprendre. Ça a quand même trouvé une place dans le patrimoine mondial de l'Unesco... il y a peut-être du bon alors.

De tours en détours, notre aventurière hasardeuse se retrouve sur une terrasse de l'espace Coty, juste au pied de chez elle. Sans aucune envie de retrouver ses pénates. Elle commande un grand noir et un verre d'eau. Autour d'elle, les tables se remplissent de costumes trois pièces, de robes à fleurs assorties aux espadrilles. Dès l'arrivée des premiers rayons de soleil, tout le monde se pare de mille couleurs autant coordonnées qu'incongrues. Chaque degré gagné est un pas en avant vers l'été laissant au rebus cet hiver triste et froid. Malgré ce défilé de mode semi estival, Wes, c'est ainsi que les gens qui l'entoure la nomme, est assorti à la couleur de son café. Toute de noir vêtue, de la tête aux pieds en passant par les ongles. La société pourrait lui coller sans nul doute l'étiquette de gothique. Bien que très marquée par les stéréotypes, c'est une jeune femme d'une trentaine d'années d'une taille moyenne. Un visage aux traits fins, au regard bleu-vert grimé d'eye-liner et rimmel le plus souvent perdu dans l'immensité du néant ou d'un monde meilleur personne ne le sait vraiment, des lèvres à peine pulpeuse qui pourtant appellent aux baisers les plus tendres si la peur de lui voler sa noirceur ne vous effraie guère. Une chevelure noire corbeau inspirée d'une certaine Uma Thurman dans *Pulp Fiction*. Caché sous un bustier rehaussé de dentelle

jusqu'au cou, le plus beau des attributs féminins, sans vanité aucune, sans excès... Son pantalon de cuir, emprisonne une paire de jambes digne des top-modèles des années 90 – 2000, dans un temps que les moins de vingt ans ne peuvent connaître, où les mannequins savaient mettre en valeur leur volupté sensuelle que l'on qualifierait d'obèse de la part des professionnelles actuelles.

Wes sort de son sac besace Jack, Skeleton de son petit nom, un livre d'apparence ancienne. Couverture rigide d'un sombre bordeaux, recouvert de volutes d'or autant sur le recto que le verso ainsi que sur la tranche, les pages sont dans un papier épais propice à de longs monologues par plume d'oie ou de paon interposée. Elle replonge dans son sac pour en sortir une boîte en bois verni patiné ; usé, fatigué par toutes les pérégrinations de sa maitresse, caché au fond de cette enveloppe de tissu. Elle glisse le couvercle pris au piège par deux coulisses. Tel un trésor tout juste découvert, la boîte livre ses secrets. Un vieux stylo-plume, un pinceau fin et encore tapi dans l'ombre un petit flacon contenant un liquide noir... sûrement de l'encre. Délicatement du bout des doigts, elle prend possession de la plume, puis referme le coffret qu'elle retourne dans sa besace.

La jeune fille ouvre le livre qui dévoile à son tour ses entrailles. Des pages et des pages manuscrites, raturées, tâchées. Un journal intime ? Elle se dirige vers la dernière page écrite puis ôte le bouchon de son stylo.

*Le Havre, 17 avril,*

*Chère Victoria, Cela faisait bien longtemps que je ne m'étais pas entretenue avec toi. Tellement de choses à faire, et pourtant rien n'a avancé. Je ne trouve guère d'inspiration dans ma peinture, les couleurs me paraissent fades. Mes seuls coups de pinceau sur la toile ne sont fait que de rouge et de noir. La mélancolie s'empare chaque jour un peu plus de moi.*

*Hier, je me suis rendue chez Christophe l'apothicaire. Bien que ma part d'évasion ne soit pas encore sur le déclin, le sympathique alchimiste s'est vu m'offrir un présent auquel je n'attendais pas le moins du monde. Dans une grande parade oratoire, il m'a vanté la plus belle des évasions que mon existence n'ait eu l'occasion de vivre.*

*Tu sais mes parents me manquent... je pense leurs rendre visite ou peut-être m'installer à nouveau avec eux. Depuis combien d'années ai-je quitté la maison ? Cela fait un moment qu'ils ne me rencontrent plus. J'ai le triste sentiment d'être une vieille dame à qui ses enfants et petits-enfants ne lui apportent plus de boîtes de chocolats, ni même de cartes postales.*

*Je me sens seule, je ne sais plus où aller.*

*J'ai voulu jouer et j'ai perdu... perdue...*

Dans un long soupir, Wes referme le recueil. Elle range le stylo dans sa boîte, pose deux pièces de deux euros sur la table... Elle quitte la terrasse en direction du premier arrêt de bus qu'elle trouve sur sa route. Le véhicule s'arrête devant elle puis la jeune fille s'éclipse du trottoir telle une ombre...

A présent, changeons un peu d'air et de lieu. Rendons-nous dans un entrepôt de Gennevilliers, à la rencontre d'un autre personnage.

Chez Bricol' Tout – Logistique, tout file dans tous les sens ; tout le monde court vers sa prochaine course. Et parmi toutes ces fourmis, il y en a une qui traîne la patte. Non pas qu'elle est handicapée ou blessée, elle traîne simplement la patte. Plusieurs son chef de secteur, Mr Fouyn, a rappelé cette fourmi à l'ordre... mais rien n'y change et ne changera guère. Cette fourmi-là, bien qu'elle ne court pas avec ses autres congénères, elle est consciencieuse, organisée, elle ne se trompe jamais, ou si rarement que personne ne s'en souvient. Dans un système où toutes ces ouvrières n'ont pour les dieux du rendement, et du chiffre, elle ne se prend pas au jeu de la course au Graal... Et pourtant, en fin d'année à l'heure des bilans, à la cérémonie des remises de promotions, elle n'est pas la dernière de sa classe. Pourtant elle ne prétend pas devoir recevoir de récompense comme ses congénères. Elle s'en fout, tout simplement.

Mais des fourmis mesurant un bon mètre soixante-dix, châtain coupé à la brosse cela ne court pas les rues, surtout avec des yeux marrons. Taillé à la serpette, il est plutôt commun pour un trentenaire, par contre cela l'est moins pour un insecte à six baskets vivant en communauté. Et contrairement à ces ouvrières exploitées qui porte un numéro de matricule sous la patte arrière gauche, celle-ci porte le nom de Léo.

Il est 15h38 lorsque Léo, le préparateur de commande et cariste, décide de prendre une pause, à la machine à café. Son arrivée sonne le départ des deux commerciaux les plus ringards de l'entreprise, Jean-Hervé et Claude. La vie est parfois drôle, quand l'on rencontre des individus qui aurait pu inspirer une série télé, avec pour seule différence le physique des personnages. Léo repose son scanner-pistolet sur le chargeur situé sur son bureau, se déleste de plusieurs liasses de papiers, qui rejoignent l'ordinateur, puis se dirige vers le Saint Graal, la machine à café. Il tire un jeton de sa poche de pantalon qu'il insert dans la boîte. Machinalement, il appuie sur le bouton CAFE LONG SUCRE. Aussitôt, l'engin se met à vibrer telle une fusée au décollage, crache un gobelet en plastique qu'il remplit du précieux nectar dans une longue plainte. Il récupère son dû et pioche dans la bannette à côté une spatule en plastique. Sa poche se met à vibrer à son tour. Sans prêter aucune attention, il sort le téléphone de son pantalon qu'il jette négligemment sur le sous-main, à l'effigie d'un des fournisseurs, sur le bureau... Le café c'est sacré, dit-il à mi-voix.

Adossé sur le mur, le jeune homme savoure son breuvage industriel saturé de tout et n'importe quoi, sauf de café. Anthony le rejoint. Voilà le beau gosse par excellence, grand et athlétique, toujours bien habillé dans son costume trois-pièces avec un sourire Colgate à la fois charmeur et carnassier. Un coureur de jupons dans toute sa splendeur, mais uniquement sur le papier. Ce Tony-là était marié et depuis une quinzaine d'années et compte bien que ça continue encore les dix prochaines décennies. Il fouille dans sa poche parmi ses clés la précieuse obole qu'il trouve et en fait don à sa boîte d'acier vieillissante. THE SAVEUR CITRON.

Léo et Anthony se connaissent bien et s'apprécient l'un et l'autre. C'est ce dernier qui a en quelques sortes accueilli le petit Léo à son arrivée dans l'entreprise, en tant que simple intérimaire. Bien qu'à peine deux petites semaines d'ancienneté les séparant de leurs entrées, c'est Anthony qui a pris la charge de la formation de la nouvelle recrue. Bien que le maître ait été une fourmi plus entreprenante que son élève, ce qui lui a valu la promotion de chef d'équipe assez rapidement, ils ont su garder cette amitié. Peut-être le fait qu'ils soient de la même génération tous les deux, à quelques années près... avantage de l'âge et de la sagesse pour le maître.

- Le papier-peint de ton appart à l'air d'autant de te déprimer à ce que je vois, lance amicalement Tony. Est-ce que tu comptes passer ton vendredi soir à trier les bons de commandes ou tu comptes rendre visite au monde extérieur ?

- Je ne sais pas encore, mais je pense faire un peu de rangement et puis je me casserai juste après, dans un long soupir.

- Tu sais, ce n'est pas très bon pour ta santé mentale de rester cloîtré dans ce trou à rat. Sors, nom de Dieu ! Et surtout, n'espère pas que je te décroche d'une de ces poutres un de ces quatre lundi matin. J'ai d'autres chats à fouetter quand j'arrive, en ironisant ouvertement.

Pendant que le petit chef livre son sermon du vendredi soir, Léo jette son gobelet et cuillère à la poubelle. Il rafle au passage son portable sur le bureau. Il ouvre le message qu'il a reçu juste avant l'arrivée de son collègue.

- ... Pourquoi tu ne viendrais pas passer une soirée à la maison ? Mégane nous ferait son délicieux tajine de poulet. Pendant l'apéro, tu te lâcherais sur les gosses. Tu sais... cela fait combien de temps que l'on se connaît maintenant ? Cinq, six ou sept ans... Je t'ai toujours...

- Excuse-moi Tony, mais ça devient urgent que je range tout ce foutoir avant de rentrer, en coupant net la discussion. Plus vite fini, plus vite parti. C'est bien toi qui me l'a assez rabâché donc je vais le mettre en application tout de suite. Ne serait-ce pour ne plus être obligé à t'écouter indéfiniment.

- Toi, tu viens de recevoir un rencart. C'est bon signe ça ! Bon allez, je te laisse passer un bon weekend. Saluant son ami d'une tape sur l'épaule. Au fait, pense à ranger avant de partir. Parce qu'il y a un de ces bordels là-dedans.

- Casses-toi, p'tit con !

Léo s'affaire à trier aussi rapidement qu'il le peut les bons de commandes et autres bons de livraison. Le texto qu'il venait de lire lui résonne en boucle dans la tête.

*Je me sens seule, je ne sais plus où aller. Wes*

Plusieurs interrogations traversent son esprit : *Pourquoi le numéro de l'expéditeur est-il masqué ? Comment a-t-elle eu mon numéro ? Pourquoi lui et pas un autre ?* Depuis leur

dernière rencontre, il a changé au moins deux fois de portable, si ce n'est plus. Il n'avait jamais eu l'occasion de lui donner son portable et encore moins le sien. D'ailleurs, leur dernière rencontre elle remonte à quand ? Un an voire deux, peut-être. Léo a toujours eu l'impression d'être transparent aux yeux de la jeune fille.

L'entrepôt est vide lorsque Léo sort du vestiaire. Les rats ont quitté le navire depuis un sacré bout de temps déjà. A 16h10, sur le parking, il ne reste plus que les voitures et scooters des quelques hauts gradés restants. Il traverse la zone d'un pas pressé en direction du métro.

Sur un quai bondé, Léo sort ses écouteurs qu'il se met dans ses oreilles... sans mettre la musique. Non pas pour se déguiser en autochtone mais plutôt pour s'isoler du reste de la population. Toute cette agitation, ce brouhaha l'abrutit complètement. Il préfère s'enfermer dans une bulle de fortune pour s'éloigner de ce monde absurde le temps du voyage.

Le métro de l'angoisse s'immobilise dans un vacarme de tous les diables. Les portes s'ouvrent violemment pour déverser un flot continu d'hommes et de femmes anonymes. Les arrivants n'ont pas encore mis pied à terre que de nouveaux voyageurs se fraient un passage à l'intérieur de la rame, à contre-courant. Une accalmie d'une demi-seconde, et Léo en profite pour s'insérer à bord. La sirène d'avertissement du départ imminent résonne tandis que les lumières au-dessus des portes se mettent à clignoter. Les portes se referment avec la même violence à laquelle elles se sont ouvertes quelques secondes auparavant. Léo se retrouve plaqué contre la porte nez à nez avec un black aux effluves guère engageantes. La récompense d'une dure journée de labeur offerte aux narines des autres usagers. Dans une série de violents à-coups, le métro se met en branle laissant la place au prochain convoi. Brinqueballé dans tous les sens, chacun tente de garder un équilibre commun des plus précaires. Ils attendent l'arrivée à la prochaine station afin de s'apercevoir qu'il va falloir encore se tasser un peu plus encore, démontrant ainsi qu'il est tout à fait possible de doubler la capacité de chaque wagon. Toujours coincé contre la taule tiède et poisseuse, Léo se restreint à ne respirer qu'un coup sur trois afin de ne pas dilapider le peu d'odorat qui lui reste. Il préfère laisser à la cigarette de s'en charger. Il attend avec impatience sa correspondance, ce qui lui permettrait de respirer un peu avant de monter dans le RER. Espérant qu'il n'y ait pas d'incident comme il y a deux semaines. Le terme, incident, est généralement utilisé dans les bulletins d'information qu'ils font tourner en boucle, pour s'abstenir d'employer une expression du genre : *En raison d'un malheureux a mis fin à ses jours en se jetant sur les rails pendant le passage du train de telle heure en direction de n'importe où. Toutes les lignes seront perturbées durant les prochaines heures. Merci de votre compréhension.* Cela fait un peu plus politiquement correct. Avec un peu de chance, l'usager aurait trouvé une place assise, sinon il patientera pendant des heures debout avant de pour rentrer chez lui ou aller au travail. Bien que Léo compatisse au malheur de ces décapités, une vie sans intérêt, le stress, l'indifférence générale et l'individualisme des masses, lui font avoir des pensées fataliste. Surtout que ce n'était pas le jour à se jeter sous un train. *Si tu veux, fait-le, mais nous fait pas chier !*

Léo foule le béton du quai de la gare d'Aulnay-Sous-Bois, il n'a mis qu'à peine deux heures. *Je m'en suis pas trop mal tiré aujourd'hui*, se dit-il. Il ne reste plus qu'à prendre le

chemin de la cité. Habituellement, il aurait pris le bus, cependant avec le timing très serré de Léo, la marche pourrait se révéler le moyen de transport le plus rapide à cette heure-ci.

Lorsque la porte d'entrée claque derrière le passage du jeune homme, la vieille horloge en plastique couverte d'une certaine couche de poussière affiche *18h20*. Sans se poser la moindre question, il n'y a plus de temps pour cela, il jette sa veste sur un canapé limé. D'un geste habile, il se débarrasse de ses chaussures, enchaîne avec son jean et son caleçon par la même occasion. Grâce à une aile de pigeon footballistique, il ramène son pantalon et son contenu dans le creux de la main, qu'il expédie sur le lit, en vrac. Le T-shirt rejoint le reste des vêtements dans la seconde qui suit. Il finit sa course en prenant position dans la mini baignoire, le plus souvent utilisé en mode douche. Une eau à peine chaude coule sur un corps aux muscles tout juste esquissés qu'une couche de gel douche vient aussitôt les recouvrir. Deux mains rapides passent en revue chaque partie. La mousse à peine étalée qu'elle prend le chemin des eaux usées. Il se frictionne la tête avec du shampooing. Rinçage à grandes eaux. Et le voilà déjà ressorti, avec un temps de passage à faire pâlir un militaire en temps de campagne. Avec la même dextérité, il s'essuie de la tête aux pieds. Petite ombre au tableau, un quart de l'eau tirée flirte avec le carrelage de la salle de bain. Il jette la serviette par terre et d'un coup de pied, le tissu devient serpillière. *Magie !*

Debout devant le miroir de l'armoire, Léo puise en son for intérieur le charisme qui lui fait tant défaut. Le reflet renvoie l'image d'un corps au torse glabre, des pectoraux et des abdominaux tous justes apparents sous une peau ne rencontrant que trop rarement le soleil. Ses bras et ses cuisses, de meilleure sculpture, sont le résultat d'un travail en entrepôt à porter et déplacer des cartons pleins. Une tête surmontée d'une brosse moyenne, hirsute par l'humidité encore présente dans les cheveux. Léo fixe son regard droit dans celui de son reflet, bombe le torse. Le point du bout du doigt. *C'est à moi que tu parles ? C'est à moi que t'parles ? Putain, c'est à moi qu'il parle !* Pas convaincu lui-même, au bout de quelques secondes, il relâche son souffle, dans un soupir de désespoir. Il ouvre la porte de la penderie. Accroché tel un costume de super-héros., un pantalon et une veste en cuir noir renforcés aux articulations. Une grosse boule noire cernée d'un contour blanc, frappée du numéro huit, est cousue sur le dos de la veste. Au pied de l'ensemble, un casque arborant un DJ armé de son casque audio tout en nuances de gris ; ainsi qu'une paire de bottes assorties serties de mousquetons sur le côté en guise de fermeture. Il reste quelques secondes à regarder la panoplie puis ouvre l'autre porte de l'armoire. Tire au hasard sur le premier caleçon et T-shirt qui lui tombe sous la main. D'un geste rapide et mécanique, il enfle ses sous-vêtements, il attrape au passage une paire de chaussette qui finissent sur des pieds encore un peu humides. Il prend une grande inspiration et tend sa main vers le pantalon de cuir qu'il décroche du cintre. Assis sur le bord du lit, il enfle les deux pieds en même temps dans le vêtement. Le cuir glisse sur sa peau. Un frisson le traverse, suivi d'un sentiment de bien-être s'installe en lui. Il se relève pour finir de le mettre. La fermeture éclair se fait lentement remonter dans une douce musique. Le bouton prend sa place d'une simple pression *clip*. Léo se sent devenir un autre homme. Il prend possession de la paire de bottes. Il s'immisce à l'intérieur avec la délicatesse d'un homme avec son amante lors de leur première nuit d'amour. Il empoigne sa veste et son casque, qu'il pose sur le lit. Referme la porte de la penderie. Dans le miroir

apparaît un homme sûr de lui avec un certain charisme. Rien à voir avec la personne qu'il a vu les deux minutes auparavant.

A tâtons au-dessus de l'armoire, une main ausculte les vestiges du passé de Léo et fait apparaître un sac à dos noir. Quelques tapes dessus pour le rajeunir un peu, et le libérer de la couche de poussière. Il tire sur la fermeture pour l'ouvrir. Un bref regard dans son armoire, il s'empare de vêtements qu'il fourre dans le sac. Un passage dans la salle de bain pour rassembler le nécessaire d'une trousse de toilette. Un détour par la cuisine, un sac plastique et voilà une trousse de toilette. Direct dans le sac. *Et voilà comment on fait un sac pour partir en weekend*, dit-il à haute voix devant un oratoire imaginaire. *Zip*, le sac de voyage est à présent fermé, prêt à parcourir les routes et chemins du monde... Il le saisit et se dirige vers la salle. Ses yeux se posent sur la paire de baskets encore tiède. *Je vais peut-être avoir besoin de ça*, en se ravisant.

Soudain, l'estomac de Léo se fait entendre en une longue plainte. Il ouvre la porte du réfrigérateur. Cela ne respire pas l'opulence. D'une main, il sonde l'intérieur de la chambre froide tel un sourcier à la recherche d'eau. Son choix s'arrête sur une bouteille de yaourt liquide saveur vanille entamée la veille. D'une traite, il liquide la bouteille qu'il expédie aussitôt dans la poubelle. Une fouille de placard a révélé la présence d'une tranche de pain de mie dans son sachet... engloutie la tranche de pain.

Retour dans la chambre, il enfle sa veste. Il inspecte sa poche intérieure gauche et libère un lecteur MP3. Il l'allume pour vérifier la batterie. *Deux barres, ça devrait le faire... sinon... tant pis*, se dit-il en le remplaçant dans sa veste. La poche droite subit le même traitement, le chargeur du baladeur répond présent, puis referme. Il attrape son sac qu'il enfle sur le dos. Récupère son jean jeté sur le lit pour récupérer ses papiers, ses clés et son portable, puis l'abandonne définitivement. De ses deux mains, il prend son casque tel un objet précieux. Il ne reste plus qu'au chevalier noir de retrouver son fidèle destrier. En trois tours de clé dans les différentes serrures, il condamne l'entrée de son repère.

Léo appelle l'ascenseur. Pendant que ce dernier arrive, le jeune homme sort son téléphone de sa poche. L'écran s'illumine affichant dans un coin *18h50*. Il débloque l'appareil d'un glissé du pouce sur la surface tactile. Il pianote dans le répertoire et lance un appel. Pendant que la tonalité résonne dans son oreille, l'ascenseur s'arrête en face de lui. Il ouvre la porte pour prendre place dans le réduit. Une pression sur le bouton *S-SOL* et la machine repart dans l'autre sens.

- Hôtel du petit marin, bonsoir. Que puis-je faire pour vous ? La voix d'une dame au fort accent hispanique se faisant entendre dans le combiné.

- Bonsoir Filipa, c'est Léo. Je suis sur le point de prendre la route... et je me demandais si tu avais encore une chambre de libre pour tout le weekend, d'une voix interrogative et penaude.

- Oh mais c'est mon p'tit Léo qui vient nous rendre enfin visite... Mais Léo, ici, tu seras toujours chez toi. Dis-moi simplement vers quelle heure comptes-tu arriver. Ne t'inquiète pas, ce soir tu ne seras pas à la rue, lui dit-elle d'une petite voix espiègle.

- Mer... merci Filipa. Je ferais au mieux.

- A ce soir, alors, conclut la vieille dame avant de raccrocher.

A peine le temps de ranger le téléphone dans la poche de la veste que la boîte métallique s'arrête avec la douceur d'un placage de rugbyman. Déjà une forme apparaît dans le verre brouillé de la porte. Léo tend le bras pour pousser le battant et l'inconnu en face finit le travail. Un maghrébin d'une quarantaine d'années amplement dépassées vêtu d'un bleu de travail moucheté de peinture, plâtre et autres produits inconnus.

- Salam alikoum mon frère, s'exclame l'ouvrier.

- Wa alikoum salam Abdel. Je t'ai dit des centaines de fois que je n'étais pas ton frère, Abdel ; lui répond un Léo exaspéré, avec un petit sourire en coin.

- Alors cousin, ça va la vie ? Tranquille ? Et puis le boulot ça roule ?

- Ça va tranquille

- Tu vas faire un coup de moto ? Hey cousin, fait attention... il va y avoir du soleil sur la route. La police a sorti ses lunettes ! Ah ah ah ! s'esclaffe le voisin de Léo en lui donnant une tape amicale sur l'épaule.

*Après un rapide échange de sourires, Léo en profite pour sortir de l'ascenseur. Abdel prend aussitôt la place.*

- *De toute façon, comme vous dites chez vous, Inch' Allah.*

- *Oui, Inch' Allah mon frère.*

Dans un dernier soupir de désespoir, le jeune homme ferme la porte au nez de son voisin. Il tourne le dos à l'ascenseur, et se dirige vers la porte qui mène au garage souterrain. Le motard remonte l'allée sombre longeant des portes closes. Sur le plafond des néons éclairent les lieux d'un bleu blafard et parfois clignotant de vétusté. D'un pas rapide, les semelles claquent sur le béton froid et poussiéreux, Léo rejoint son box. Tout en continuant d'avancer, il fourre une main dans sa poche de pantalon pour en ressortir son trousseau de clés. Soudain, il s'arrête net devant une porte, tourne les talons vers celle-ci puis insère la clé dans la serrure intégrée dans la poignée de fermeture. Deux tours de clé, pivote la poignée d'un quart de tour et pousse le panneau coulissant.

A l'intérieur du garage, au milieu du réduit, une moto recouverte par un large drap blanchâtre. Autour, un établi avec des jeux de clés plates, à œil et à pipe, tournevis et autres sets de pinces diverses. Posé à même le sol, des cartons d'emballages vides ou écrasés par des pièces mécaniques et deux bidons, sûrement vide, d'huile moteur.

D'un pas assuré, Léo foule le gravier du box et s'empare du drap. Tire d'un coup sec. Le tissu claque avant de s'immobiliser dans la main du jeune homme. Le destrier se révèle enfin. Une Suzuki 1300 Hayabusa noire de 2003, seul un idéogramme japonais argenté peint sur chaque flanc apporte l'unique pointe de couleur à ce bel étalon noir sur-gonflé de près de 200 ch. Il s'en approche et la fixant du regard, comme si il cherchait à la dompter avant de pouvoir s'installer sur sa selle. Il pose son casque sur le réservoir. Toujours l'étoffe dans la main, il la roule en boule de ses deux mains et la pose sur l'établi. De sa poche, il sort le précieux sésame qui libèrera la fougue de sa monture. Il la glisse dans le neiman, tout le tableau de bord s'illumine de différents voyants rouge, orange, vert, et bleu ; les phares avant et arrière éclatent dans la pénombre. Faisant face à sa fidèle compagne, il sort de la poche de sa veste, son baladeur MP3. Il insère les écouteurs au fond de ses oreilles, allume l'appareil, puis le remet dans sa poche, et remonte la fermeture éclair. Pendant que le morceau se charge dans le lecteur, il enfourche son destrier. La main sur la poignée de gaz, du bout du pouce il presse le bouton de mise en marche du moteur. A l'instant où le moteur se met en route, les basses électro et les *boom-booms* éclatent dans les tympans de Léo...

Arrêté au premier feu tricolore, le motard donne des petits coups d'accélérateur pour faire chauffer le moteur. Un Audi s'immobilise à son niveau. Elle est occupée par quatre jeunes à casquette, l'autoradio crachant un rap violent. Le jeune homme les regarde du coin de l'œil, enfermé dans sa bulle de vibrations mécaniques et de musique techno. Le conducteur de la voiture baisse sa vitre et commence à faire de grands signes en direction de Léo. Dans son cocon, le motard n'entend strictement rien aux paroles de son voisin. Malgré cela, ses gestes se font très explicites : *Ma caisse c'est de la bombe, Mec ! Je t'éclate quand tu veux avec ta mob !* Un sourire en coin sous son casque, Léo fixe du regard son futur adversaire. Presse la poignée d'embrayage. Passe la première du bout du pied. Monte dans les tours moteurs. Voyant que le motard relève le défi, le chauffeur éclate de rire pendant que ses acolytes s'installent au fond de leur siège. Le feu du passage piéton passe au rouge. Léo lâche la poignée de gaz et un signe de salutation, du bout des doigts, en direction de son opposant, en guise de « *au revoir* ». Les deux moteurs rugissent à l'unisson sur la ligne de départ. Soudain alors que le feu est encore rouge, les pneus de la voiture se mettent à crisser échappant une épaisse fumée blanche. La voiture prend le départ laissant sur place son adversaire. De son côté, Léo ne quitte pas des yeux le feu tricolore. Le feu passe enfin du rouge au vert. Le tricheur possède une dizaine de mètres d'avance sur le motard. Il embraye en un dixième de secondes et la moto s'envole à son tour. La roue avant décolle du sol littéralement. Léo ne cherche pas redescendre sa puissante machine. Il passe la seconde alors que son compteur affiche déjà 95 km/h. A peine une centaine de mètres suffisent à la moto pour rattraper la voiture. Arrivé à la hauteur de la portière du conducteur, la roue toujours en l'air, Léo adresse à son adversaire un petit salut, non conventionnel, de la main gauche... juste avec son majeur. Le rappeur devant cet affront manifeste, il donne un violent coup de volant en direction de la moto. Léo a juste le temps de remettre sa main sur le guidon et de se déporter sur l'autre voie. Il coupe son accélération, et se jette en avant pour recoller la roue avant au sol. Aussitôt, il engage le troisième rapport et ouvre plein gaz. Il passe devant l'Audi.

Mais en ville les embouteillages ne sont pas rares. La voiture pile devant une file de véhicules, pendant que le deux-roues file entre ces dernières achevant ainsi la course. Un run de deux cent cinquante mètres, tout au plus... avalé en à peine six secondes. Un soupir de soulagement s'échappe des lèvres du vainqueur. L'accident n'est pas passé loin, mais la victoire était bien à lui.

Remontant les files de véhicules quasiment à l'arrêt, Léo a très largement réduit sa vitesse. Sur l'autoroute A1 qui mène au boulevard périphérique parisien, le motard se faufile à vitesse constante, en zigzag tel un skieur de slalom géant. Il débouche enfin sur la porte de la Chapelle, et s'engage sur la boucle extérieure en direction de la porte d'Auteuil. Pressé mais pas très argenté, il se résigne à ne pas emprunter la rapide et surtout l'onéreuse autoroute de la Défense, la célèbre A14. En ce début de soirée, jour de départ en weekend, le trafic est surchargé, voire arrêté par moment. Léo enquille un peloton de deux-roues roulant à vitesse moyenne, près de 60 km/h... alors que les véhicules de part et d'autres des motards avancent à tous petits pas. De temps à autre, lorsqu'une voiture ne s'écarte pas assez à son goût, Léo débraye et donne un puissant coup d'accélérateur. Surpris, l'usager blotti dans sa cage de métal se pousse automatiquement. La circulation dans la capitale peut paraître chaotique et anarchique pour un néophyte ou un voyageur de passage. Pourtant, elle obéit à de nombreuses règles toutes implicites, que l'on apprend au fil du temps... et pas sur les bancs d'une auto-école ou dans un livre de code.

La porte d'Auteuil se profile à l'horizon, la libération se rapproche un peu plus à chaque mètres. D'un balancement du bassin, Léo quitte le couloir que les deux-roues se sont appropriés, avec le temps ; pour rejoindre l'embranchement tout à droite. *Bordel, il y a encore des travaux !* peste le motard sous son casque. La trois-voies est réduite à deux. Des plots en béton sont placés sur la voie de gauche. Elle condamne celle-ci tout le long du tunnel de Saint Cloud. Pour la sécurité des ouvriers, les plots en plastique ont été abandonnés, il y a longtemps déjà ; trop d'inconscient prenait le droit de circuler quand même sur la zone en travaux. Car plus rapide, malgré les vies mise en jeu. Léo se glisse à nouveau entre les files de voitures et des quelques poids lourds qui osent braver l'interdiction de circuler du vendredi soir. Tel un robot, le jeune homme scanne chaque véhicule et analyse leur trajectoire, ce qui lui permet d'anticiper les écarts des autres usagers susceptibles de lui couper la route. La musique envoyée par les oreillettes, lui permet de garder sa concentration au maximum. Le soleil couchant pointe sa chaude lumière au bout du tunnel. A sa sortie, la totalité de la route est restituée, offrant une fluidité au trafic.

Après avoir joué au serpent équilibriste pendant près d'une quinzaine de minutes depuis sa sortie du tunnel. Léo arrive au premier péage, Mantes la Jolie. Stoppé par la barrière, il met pied à terre. Il sort de son portefeuille sa carte bleue qu'il remet au petit jeune, sûrement un étudiant, dans la cabane. Dès la transaction effectuée, la barrière se lève et l'employé lui rend la carte et son reçu. Le motard range négligemment son dû dans la poche de sa veste. Il engage la première et libère la place. Un mal de crâne commence à se faire sentir. Il se dirige vers le parking pour baisser la musique qui lui martèle les tympans. Il immobilise sa moto juste à l'entrée de l'aire, côté circulation. Il ôte son gant droit et ouvre la poche de sa veste. Il triture le lecteur sans le sortir. Les boutons atteints, la fonction volume

trouvée, la musique baisse jusqu'à un niveau acceptable pour le pilote. Il referme tout, puis redécolle. Léo laisse monter l'aiguille du compteur vitesse jusqu'à trouver son allure de croisière... cent soixante.

Déjà une trentaine de kilomètres parcourus et le motard est bercé par les vibrations du moteur, le vent siffle à ses oreilles à travers la casque, son balancement à travers les files. De temps à autres, il lance un appel de phares qui annonce son passage. A peine cinq minutes après l'acquiescement de la taxe au péage, la musique s'est tu, faute de pile. Les rythmes effrénés de cette cacophonie électronique a tiré sa révérence, faisant place au bourdonnement monocorde d'une symphonie mécanique. Lentement, Léo bascule dans un état second. Un corps occupé à maintenir sa monture à grande vitesse, pendant que son esprit s'évade vers d'autre monde hors du temps. Sentiment exacerbé d'un bien-être fragile ou divagation engendrée par cette étrange ivresse de la vitesse ?

D'oniriques brouillards se dissipent. Léo se revoit au travers d'un voyage dans le temps. De huit, ou peut-être, neuf ans en arrière. Incertain de l'année, mais sûr du jour, ou plutôt de la soirée. C'était un 31 octobre. A cette époque, Léo participait à une formation de magasinier-cariste. Fortement poussé par sa mère adoptive, Filipa, le jeune homme ne s'en sortait pas trop mal aux vus du passé chaotique de son enfance. Fatigué par plusieurs semaines d'insomnie et de dizaines d'heures de cours passablement ennuyeuse, Léo décida de se rendre dans un bar se trouvant à quelques centaines de mètres de l'hôtel de sa seconde mère, dans la rue piétonne. Le Lucky, c'est ainsi qu'il se nommait. Aux premiers abords, il ne respirait pas la quintessence des lieux magiques du *Havre by Night*, sans non plus être un bouge pour alcooloto notoires. Plusieurs fois, Léo avait été amené à passer devant, sans pour autant qu'il en franchisse la porte. A travers la façade en verre, il pouvait voir tout un intérieur de bois et de poutres imposantes emprisonnées dans la pénombre. Un faux semblant de vieille taverne pas désagréable, surtout avec sa cible de fléchettes électronique siégeant au milieu, telle une merveille exhibant sa beauté et son intérêt certain pour les gens qui l'entourent.

Vêtu d'un ensemble pantalon et veste en jean bleu, ainsi qu'un gilet en cuir noir enfilé par-dessus une chemise blanche ; le tout respirant encore le parfum le parfum du magasin où le tout fut acheté la veille. Filipa avait tellement tenu à ce gilet que le jeune homme ne put faire autrement. Pour se défendre, Léo lui disait qu'il ne lui manquait plus que le chapeau pour être la copie d'un membre de la famille Ewing. Malheureusement, pour lui, elle était fan de cette série... A 21heures, le cowboy se tenait devant l'entrée du Lucky. Et ça, de la chance, il allait en avoir besoin pour ne pas friser le ridicule. Un premier espoir pointa à l'horizon : sur la façade, plusieurs affiches annonçaient une soirée spéciale halloween, invitant tous les participants à venir déguisés. Il se décida enfin après avoir pris une grande inspiration lorsqu'un petit groupe ouvrit la porte et sortit. Léo se retrouvait face à un Mario et son ami Luigi, un superman et un faux Coluche. Tous étaient bien gais en ce début de soirée. Le cowboy s'écarta pour les laisser passer, puis entrer à son tour. Sans en faire exprès, Léo toucha le Coluche qui s'écrit, *Hey John Wayne, il est où ton ch'val !?* Tout le groupe éclata de rire sans même attendre la réponse de l'intéressé. Dans tous les cas, Léo aurait sûrement donné comme réponse un « Excusez-moi ». La timidité lui collait à la peau, comme un vieux chewing-gum à la semelle d'une basket toute neuve.

Le cowboy entra dans la taverne pleine à craquer de divers personnages aussi connus qu'incongrus de la littérature, du petit et grand écran. L'espace était plongé dans la fumée de cigarette. Dans le brouhaha des conversations, les enceintes diffusaient de la musique rock actuelle. Avec difficulté, Léo parvint à atteindre le comptoir. Un grand barbu joufflu déguisé en bouffon arriva dans la direction du jeune homme, les mains pleines de plusieurs verres de bière.

- Alors cowboy, qu'est-ce que je te sers ? avec un accent américain caricatural.
- Mets-moi une blonde en bouteille, avec la même intonation ridicule.
- Carlsberg, Heineken, Despé ?
- Une Heineken, ça ira.
- Ok et j'encaisse de suite, mon gars.

Pendant que le barman se dirigeait vers le frigo, Léo sorti un billet de sa poche de jeans qu'il jeta négligemment sur le comptoir. Tout juste posé, aussitôt dans la main du joker. A la place du billet se trouvait une bouteille de bière bien fraîche. – Et voilà, mon gars. Léo attrapa la bouteille par le goulot et s'engouffra dans la foule. Le cowboy un micro espace sans personne. Il le traversa sans se poser de question. Aussitôt, il sa fait incendier par un gars armé d'une fléchette. Le jeune homme comprit qu'il avait traversé le pas de tir de la cible électronique. Il se confond en excuse et se dirigea vers le coin le plus proche, vers une table inoccupée. Il s'installait sur la première chaise qu'il trouva à portée de main. Soudain, une épaisse fumée de cigarette s'échappa du coin plongé dans la pénombre. Léo fut pris d'un léger sursaut. – excusez-moi, je... je, je ne vous avais pas vue... Une jeune femme sortit de l'ombre. Elle aurait pu être la sœur ou la fille cachée de Morticia Addams. D'une beauté si froide dans son costume qui lui allait à ravir. Sous un maquillage noir savamment posé, le visage d'une demoiselle aux traits encore enfantins. Un carré plongeant aux couleurs de son mascara s'accordait à merveille avec la forme de son visage. Un ruban assorti, serti d'un camé blanchâtre enveloppait sa gorge frêle. Un haut aux larges bretelles agrémenté d'un voile de dentelle dissimulant un corsage très engageant. Lorsqu'elle s'accouda à la table pour se séparer de la cendre de sa cigarette ; elle mit en lumière une paire de mitaines de dentelle remontant jusqu'au coude. Léo était instantanément tombé sous le charme de la belle inconnue. Il souhaitait engager la conversation, mais sa timidité le paralysait.

- ... Votre costume est très réussi, bredouilla-t-il.
- Désolé, mais je ne suis pas déguisé, lui répondit-elle d'une voix d'une infinie douceur masquée de froideur.
- Oh pardon... euh moi non plus. Je passais dans le coin et je me suis arrêté pour prendre un verre ; cherchant une issue face à sa piètre entrée en matière.

Alors qu'elle tira une bouffée sur sa cigarette, avec l'élégance d'une pinup des années soixante, Léo retenta sa chance :

- Puis... puis-je vous offrir un verre, bégayant de plus belle.
- Ce serait avec plaisir... un whisky coca, lui offrant un léger sourire... Je te préviens cowboy, je ne couche jamais le premier soir, toujours sur le même ton.
- Euh... je vous, je vous demande pardon ? complètement désarçonné. Je voulais juste vous offrir un verre... et faire votre connaissance. Uniquement. Excusez-moi, j'ai un whisky coca à aller chercher, encore abasourdi par les propos de la jeune fille.

Il quitta la table, pris soin de ne pas se faire trouer la peau par une fléchette perdue. Il fit signe au patron. Il arriva au bout d'une minute après avoir servi et encaissé toutes les commandes qu'il avait sur le feu.

- Patron, tu peux me mettre un whisky coca, merci ?
- Pas de problème, ça roule, lui fit le barman d'une voix naturelle sous son costume de bouffon.
- Léo le regardait faire. Un passage rapide dans le bac à glace et le verre en ressort avec deux cailloux. Il se redressa et pivota en même d'un demi-tour pour se brancher sur la bouteille d'alcool juste derrière lui. De deux pressions sur le robinet, il remplit le verre à moitié. Encore un demi-tour, et il se retrouva devant le distributeur de soda, façon fastfood américain. En un tour de main, le cocktail était prêt. Sans fioriture, d'un geste mécanique étudié, pour gagner un maximum de temps. Chaque objet avait sa propre place, stratégique. Il attendit une seconde que la mousse du soda redescende pour y ajouter la touche finale, une paille.

- Et voilà, un whisky coca ! 6,50.
- Rien que ça, un peu estomaqué par l'annonce du tarif.
- Bon allez. Puisque tu es un bon client, je vais te faire un prix d'ami... 6,50.
- Merci, monsieur est bon prince, dit-il en allongeant la monnaie sur le comptoir.

Léo revint à la table de la belle inconnue. Elle était enfin sortie de l'ombre dans laquelle elle se complaisait.

- Le verre de mademoiselle est avancé.
- Merci, cowboy, le remerciant d'un joli sourire. Je m'appelle Wes.
- Enchanté de faire ta connaissance... Wes. Moi, c'est Léo ; lui rendant son sourire.

Sur la moto, le jeune homme file toujours à toute allure. La nuit est tombée sans qu'il se rende vraiment compte. Au loin, les lumières du pont de Tancarville pointent tel un phare au milieu de l'obscurité.